

**Fach  
Klassen****Französisch  
Alle 5. Klassen**

---

Dauer der Prüfung: 4 Stunden  
Erlaubte Hilfsmittel: keine

---

**I. CONTRACTION DE TEXTE**

- ⇒ *Rédigez une contraction de texte en français, selon les règles établies et pratiquées au cours de l'année scolaire.*  
⇒ *Indiquez le nombre de mots de votre texte.*

**Der Kinderschutz erreicht die Ohr läppchen (=le lobe), *Thomas Isler***

Das Kölner Landgericht (=le tribunal de grande instance de Cologne) urteilte sich jüngst zu weltweiter Berühmtheit, als es ohne Not eine rituelle Knabenbeschneidung (=la circoncision), wie sie im Judentum oder Islam praktiziert wird, zu einer Körperverletzung erklärte. Es erhob das Recht des Kindes auf Unversehrtheit (=l'intégrité, f.) über die Erziehungsrechte der Eltern - und stoppte eine jahrhundertealte religiöse Praxis.

Deutsche Politiker sind seither in Verlegenheit (=être dans la gêne), schliesslich steht der Vorwurf des Antisemitismus im Raum. Bundeskanzlerin Merkel befürchtete, zur «Komikernation» zu werden, Bundespräsident Gauck erhielt besorgte Post von seinem israelischen Amtskollegen. Hektische Gesetzgebungsarbeit soll den religiösen Ritus auch künftig ermöglichen, allerdings staatlich streng reguliert.

Mit moralischem Furor fahndete ein Teil der veröffentlichten Meinung in Deutschland sofort nach weiteren Sachverhalten, die als unerlaubte Übergriffe (=les actes de violence) in die Sphäre des Kindes gelten könnten. Die «Frankfurter Allgemeine Sonntagszeitung» wurde bei den Ohrsteckern (= le clou d'oreille) für Kinder fündig, grub einen zivilrechtlichen Fall um ein entzündetes Ohr läppchen aus, befragte Kinderärzte und titelte mit vorwurfsvollem Unterton: «Die Politik schweigt zur Ohrlochfrage».

Leider schwieg sie nicht lange. Wenigstens in der Schweiz nicht, wo einige Medien die Ohrlochfrage sofort aufnahmen und sie der SP-Nationalrätin Jacqueline Fehr stellten. Diese nahm als Präsidentin der Stiftung Kinderschutz schon die deutsche Debatte zur Knabenbeschneidung als Anlass für einen eigenen Vorstoss. Fehr findet Ohrstecker nicht ganz so schlimm wie die Beschneidung, sieht aber im Kern den gleichen kinderverachtenden Mechanismus am Werk: «Auch bei diesem banalen Beispiel», sagt sie, «können wir sehen, um was es geht: Kinder sind nicht dazu da, unsere Vorstellungen von einem hübschen Töchterlein oder einem coolen gepiercten Sohnmann zu erfüllen.» Vielleicht kann es sich die Politikerin nicht vorstellen, aber es geschieht nicht alles aus purem Narzissmus. Wenn indische Eltern ihren Mädchen oder wenn Appenzeller Erziehungsberechtigte ihren Buben die Ohr läppchen durchstechen (=percer), hat das möglicherweise mit Tradition zu tun, mit Brauchtum, mit Werten. So wie jüdische Eltern ihren Knaben die Vorhaut (=le prépuce) nicht aus einer Laune heraus beschneiden (=circoncire) - sondern wegen der Beachtung eines religiösen Gebots.

Seine Grenze findet das Erziehungsrecht beim Strafrecht (=le droit pénal). Jede Form von rechtswidriger körperlicher, sexueller oder psychischer Gewalt, insbesondere die als Mädchenbeschneidung (l'excision, f.) bezeichnete Verstümmelung (= la mutilation) der Klitoris, gehört verfolgt und bestraft. Die Knabenbeschneidung und das Loch im Ohr sind jedoch Verletzungen, die den Körper nicht schädigen.

Eine Kindheit im Vakuum der Werte, Weltanschauungen (=la *conception du monde*) oder Religionen gibt es nicht. Und sie ist auch nicht wünschbar. Kinder erhalten Weltanschauungen vermittelt, über die sie nicht mitbestimmen können und auch nicht müssen. Das gibt Wurzeln und befähigt sie später, eigene Anschauungen zu entwickeln.

Während öffentliche Freiräume von Kindern schwinden, steigt der als Kinderschutz daher kommende Anspruch, Kinder bei der Erziehung zum Mass aller Dinge zu machen, ihnen maximale Selbstverwirklichung (=l'*épanouissement personnel*) zuzugestehen und sie gleichzeitig vor jeder Ungerechtigkeit zu schützen. Jede erzieherische Massnahme rückt da schnell an die Grenze des Übergriffs. Entgegen der Auffassung in unserer therapiefixierten Gesellschaft führt indes nicht jede negative Kindheitserfahrung – wie diejenige des ersten bewusst erlebten Haarschnitts - zwingend zum lebenslangen Trauma. Auch wenn das manchmal kaum zu glauben ist. Es wartet noch viel Arbeit auf den Kinderschutz.

(479 mots → 160 mots, min. 144 – max. 176)

Texte tiré de: *NZZ am Sonntag*, 9. September 2012. Texte adapté et légèrement modifié.

## II. TEXTES À COMMENTER

*Les extraits proposés illustrent le thème de l'éducation et de ses conséquences sur les personnes aux yeux de trois auteurs ayant vécu dans des époques différentes (XVIIIe, XIXe et XXe siècles).*

### **Premier extrait : Jean-Jacques Rousseau (1712 – 1778)**

*Dans son traité d'éducation, Emile ou De L'Education (1762), Jean-Jacques Rousseau devient le précepteur d'un élève imaginaire, Emile, qu'il éduque à la campagne, loin de la mauvaise influence de la civilisation. Les deux premiers paragraphes de l'Emile rappellent la confiance de Rousseau dans la nature et sa méfiance envers la société humaine. Il lui faut donc démontrer comment on peut à la fois protéger l'enfant contre la civilisation en pratiquant une 'Education négative' et laisser à sa nature la possibilité de s'épanouir librement.*

- 1 Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses: tout dégénère entre les mains de  
2 l'homme. Il force une terre à nourrir les productions d'une autre; un arbre à porter les  
3 fruits d'un autre. Il mêle et confond les climats, les éléments, les saisons. Il mutile  
4 (=blesse) son chien, son cheval, son esclave. Il bouleverse tout, il défigure tout: il aime la  
5 difformité, les monstres. Il ne veut rien tel que l'a fait la nature, pas même l'homme; il faut  
6 le dresser pour lui comme un cheval de manège; il le faut contourner à sa mode comme  
7 un arbre de son jardin.  
8 Sans cela tout irait plus mal encore, et notre espèce ne veut pas être façonnée à demi.  
9 Dans l'état où sont désormais les choses, un homme abandonné dès sa naissance à lui-  
10 même parmi les autres serait le plus défiguré de tous. Les préjugés, l'autorité, la nécessi-  
11 té, l'exemple, toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submer-  
12 gés (=immérgés), étoufferaient en lui la nature, et ne mettraient rien à la place. Elle y se-  
13 rait comme un petit arbre que le hasard fait naître au milieu d'un chemin, et que les  
14 passants font bientôt mourir en le heurtant de toutes parts et le pliant dans tous les sens.

### **Deuxième extrait : Marie Cardinal (1928 – 2001)**

*Dans La création étouffée (1973), Marie Cardinal montre comment le rôle castrateur du père, dont Freud avait dégagé l'importance dans la constitution de l'identité du petit garçon, est joué par la mère pour la petite fille, mais dans des conditions beaucoup plus passives. Dans le modèle conformiste et traditionnel qu'impose la mère, se cachent l'aliénation et la soumission éternelles, qui peuvent même rendre folles (au sens clinique) les filles qui ne peuvent pas pleinement les accepter.*

- 15 La clé qui a ouvert la porte de ma vie, c'est un livre. Mon premier livre. Jamais, avant l'âge  
16 de trente ans, il ne m'était venu à l'idée d'écrire une ligne, pas le moindre poème d'ado-  
17 lescente, pas le moindre journal de petite fille de riches, pas la moindre note de jeune  
18 femme ou de jeune mère névrosée, rien.  
19 Le néant. L'esprit uniquement mobilisé par un comportement féminin bourgeois que ma  
20 mère, mes professeurs-nonnes, toutes les femmes, m'avaient fait entrer dans la tête avec  
21 une énergie, une cruauté, une volonté, monstrueuses. Le lavage de cervelle. Du beau  
22 travail! Je peux témoigner qu'à l'âge de douze ans le modèle féminin bourgeois était en  
23 moi et que j'étais incapable de dire qu'il ne m'était pas naturel. J'étais même persuadée  
24 qu'il faisait partie de mon essence, que j'étais née avec, que cela appartenait à mon es-  
25 pèce comme d'avoir des seins et des règles. J'étais une bonne pâte et j'aimais ma mère,

26 je voulais lui plaire et qu'elle m'aime, je lui obéissais donc. Je me sentais coupable quand  
27 on disait de moi que je me comportais comme un « garçon manqué » parce que j'aimais  
28 grimper aux arbres, faire des courses de vélo et nager pendant des kilomètres. J'aimais  
29 me battre avec les garçons aussi. J'ai longtemps eu peur des miroirs, une certaine peur,  
30 peur d'y voir le « vice » à force d'entendre : « Ne te regarde pas dans les glaces, la véri-  
31 table beauté est intérieure ». Sur ce point d'ailleurs la ligne de ma famille, de mon milieu  
32 en général, était très stricte et particulièrement meurtrissante : si une femme devait être  
33 belle, si c'était même son devoir de l'être, elle ne devait à aucun prix être « sexy ». Sa  
34 beauté devait venir de l'état de son âme : « Une belle âme donne un beau visage à une  
35 femme. Les saintes sont resplendissantes. » Au lieu de m'aider à accepter mon vrai vi-  
36 sage, mon vrai corps, ma vraie nature, je n'entendais que des réflexions telles que: « Ne  
37 sois pas garçonnière. Tiens-toi avec décence. Tu as des yeux comme des trous de mite.  
38 Tu es trop cambrée. Tes pieds sont trop grands. Grâce à Dieu tu as des oreilles et des  
39 mains ravissantes. » Comme si les oreilles et les mains n'étaient pas dangereuses! Pour-  
40 tant grâce à elles j'en entendais et je sentais des choses troublantes ! Il aurait fallu me les  
41 boucher et me les couper. J'avais une telle peur de ma « féminité » que le soir je me ser-  
42 rais la poitrine avec une grosse ceinture pour empêcher mes seins de pousser. C'est  
43 qu'ils prenaient des proportions honteuses! Tout tournait autour de la sexualité, de la vir-  
44 ginité, sans qu'il en soit jamais question. Ma mère avait dit une fois pour toutes: « Si je te  
45 vois avec un garçon, je te briserai les reins. » ou : « Si je venais à apprendre que tu flirtes,  
46 je t'interdirais de rentrer chez moi. Tu iras dans une maison de correction jusqu'à ta majo-  
47 rité. » A vingt ans je n'avais pas fait l'amour. Mieux, je n'avais jamais embrassé un gar-  
48 çon.  
49 L'été de mes vingt ans j'étais licenciée en philosophie et vierge. L'échafaudage tenait bon.  
50 Car, lorsque j'ai décidé de faire l'amour, je l'ai fait honteusement. J'ai pris l'habitude de  
51 jouir avec les yeux fermés et les dents serrées. Qu'au moins on ne voie pas mon plaisir,  
52 qu'on n'entende pas mon péché, ma trahison. Je me considérais comme une putain.

### Troisième extrait : Louis Dumur (1860 – 1933)

*Le roman Les trois demoiselles du père Maire (1909) dont est tiré l'extrait suivant est basé sur un souvenir d'enfance : lorsque Dumur avait 10 ans, il était élève au « Collège de Genève », une vieille institution fondée en 1559 par Calvin, qui avait introduit à Genève la religion réformée protestante. Mais dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en Suisse on essayait de rendre le collège indépendant de la religion : on interdisait la prière initiale et on s'opposait à ce qu'on batte les élèves. Le père Maire, attaché au passé et convaincu des anciennes traditions, s'oppose à cette évolution et continue à pratiquer ses propres règles.*

53 Le père Maire battait donc les élèves. Il en avait la réputation et celle-ci, on le voit, n'était  
54 pas absolument injustifiée. Cela ne lui causait d'ailleurs, comme je l'ai dit, aucun tort, si  
55 ce n'est dans l'esprit de certaines gens un peu trop attardés (=restés en arrière) aux idées  
56 de progrès, de civilisation et de respect de la peau d'autrui, cette peau fût-elle celle d'écervelés  
57 (=sans cerveau) de neuf ans, à peine capables de voir la différence qu'il y avait  
58 entre le droit de ne pas aller à l'école et celui de ne pas y être battu.  
59 À part ces fous, tout le monde se déclarait enchanté. On savait que le père Maire aimait  
60 les enfants, que c'était sa manière à lui de les comprendre et de les dresser pour la vie, et  
61 que sous sa poigne un peu rude se cachait un cœur d'or et une intelligence d'élite. Avec  
62 lui on était tranquille.  
63 Mais, parfois, l'énergumène (=personne possédée par le diable) se montrait. On voyait  
64 arriver un père bouffi de colère ou une mère époulaillée (=ressemblant à une poule), criant  
65 que son fils - son Charles ou son Etienne - n'était pas qui on croyait, qu'on le lui avait abî-  
66 mé, qu'il était revenu avec une gonfle au front ou la main tout endolorie (=sentant la dou-

67 *leur*).

68 Oh! alors, le père Maire n'insistait pas. D'un coup d'œil il voyait ce qu'il y avait à faire ou à  
69 ne pas faire. Il jugeait son bonhomme ou sa bonne femme. Dès lors, l'enfant était réglé. Le  
70 père Maire ne s'occupait plus de lui. Il respectait sa parole et ne le touchait plus. Mais  
71 aussi il cessait de s'intéresser à cet élève; il ne l'interrogeait plus, ne le regardait même  
72 plus. L'élève qu'il ne battait pas, le père Maire ne l'aimait pas. Et comme néanmoins il fal-  
73 lait que la discipline fût maintenue, il laissait au premier de division le soin de lui aligner  
74 honteusement des « prunes ».

75 La prune était ce qui avait assez universellement remplacé la baguette, partout ailleurs  
76 que chez le père Maire. La prune consistait en une petite barre droite tracée à l'encre  
77 dans une colonne spéciale du grand registre. La prune, à proprement parler, était une vul-  
78 gaire mauvaise note. Le samedi, on relevait dans la colonne les prunes récoltées le long  
79 de la semaine, et on en consignait le total sur un carnet scolaire qui devait être rapporté le  
80 lundi authentiquement *paraphé* (=signé) du visa paternel et vous valait, à la maison, une  
81 avalanche de coups compensant abondamment ceux qu'on n'avait pas reçus en classe,  
82 quand ce n'était pas le dimanche au pain et à l'eau, la privation du dessert jusqu'au pro-  
83 chain carnet, l'interdiction d'assister à quelque soirée familière dans une maison où l'on  
84 avait une petite amie, ou telle de ces punitions cruelles toutes plus désagréables les unes  
85 que les autres à la malheureuse enfance.

86 On préférait encore la baguette à la prune. Je n'irai pas jusqu'à avancer que l'intérêt porté  
87 par le père Maire aux élèves se distribuât en raison des coups qu'il leur donnait. Une pa-  
88 reille assertion paraîtrait évidemment fantaisiste et ne serait d'ailleurs pas l'expression de  
89 la vérité. C'étaient bien les mauvais élèves qui étaient le plus battus et les bons qui  
90 l'étaient le moins. Mais tant qu'il battait, tant qu'il pouvait garder l'illusion de battre avec  
91 quelque profit, le père Maire ne désespérait pas. Du moment que l'élève méritait encore  
92 ses coups, ce n'était pas un cas perdu. Et il s'attachait à son relèvement avec une cons-  
93 cience admirable et un infatigable tour de bras.

94 Tout inconscients que nous fussions alors, nous sentions cependant flotter sur nous cette  
95 très réelle sympathie. Aussi, tandis que d'autres régents plus corrects ont glissé sur nous  
96 sans que nous parvenions à nous rappeler d'eux autre chose qu'une silhouette faible ou  
97 la joyeuseté d'un surnom de collègue, avons-nous gardé de l'excellent homme, plusieurs  
98 d'entre nous du moins, un souvenir assez vivant et, en somme, plutôt touchant.

III. QUESTIONS

Nom: \_\_\_\_\_

⇒ Répondez en des phrases entières et évitez, autant que possible, d'employer les expressions du texte à commenter et d'en copier des parties entières.

1. Quels reproches Rousseau fait-il aux hommes ? [4 points; contenu: 3, langue: 1]

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

2. Expliquez le mécanisme de l'éducation par la mère de Marie Cardinal et montrez-en les conséquences. [8 points; contenu: 5, langue: 3]

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---

---



